Réponse

des époux [illegible].

Dejaure, Jean Élie Bédéno, known as

LES ÉPOUX RÉUNIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Représentée pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 31 Juillet 1789.

Par J. Cl. Benedo Dejaure.

 Prix, 1 liv. 4 sols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU & FILS, Libraires-Imprimeur, Rue Galande, N° 64.

1790.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE.	*M. Solié*
ORPHISE.	*Mme. Gontier.*
VERSEUIL.	*M. Granger.*
SOPHIE.	*Mme. St-Aubin.*
HENRI, Enfant de 7 à 8 ans.	*Mlle. Macé.*

La Scène est à Paris.



LES ÉPOUX RÉUNIS, COMÉDIE.

(*Le Théâtre représente un Sallon.*)

SCÈNE PREMIERE.

VERSEUIL, *seul, une lettre à la main.*

Je n'en saurois douter, en voici la nouvelle;
Ce matin, mon beau père arrive de Bruxelle,
Où depuis près d'un an il étoit retenu :
Un si grand changement tout-à-coup survenu,
Va l'affliger sans doute, il aime sa famille :
Ce jour va donc me voir séparé de sa fille,
Séparé de ma femme ! Ah ; quel affreux moment !
C'est convenu d'hier, & très-décidément.
Je commence à le croire, oui, notre caractère,
Comme le dit sa tante, en chaque point differe :

Depuis que pour les Clubs un goût fort innocent,
Est cause que chez moi je suis plus rarement,
J'ai vu soudain changer l'humeur de mon épouse :
Est-ce donc un sujet pour qu'elle soit jalouse ?
C'est manquer de raison, c'est une cruauté ;
Elle a tout, rang, fortune, agréments, liberté ;
Mais elle va plus loin ; hier, dans la querelle,
J'ai bien vu qu'elle croit que je suis infidèle :
Le plus léger soupçon blesse un cœur délicat ;
Dans un cercle nombreux elle a fait un éclat.
Jamais querelle enfin ne fut aussi publique :
Que va dire le Monde ? Oh : c'est ce qui me pique,
C'est ce qui m'a fait prendre un parti violent.
Je n'ai pu supporter cet outrage sanglant ;
Une pareille idée, ou fausse ou légitime,
Toujours, pour un Mari, suppose peu d'estime.

SCENE II.

ORPHISE. VERSEUIL.

ORPHISE.

COMMENT, tout seul ici ? Vous pensiez sûrement
Au grand parti qu'hier vous prîtes sagement,
N'est-il pas vrai, Verseuil ?

VERSEUIL.

Oui, j'y pensois, Madame.

ORPHISE.

Vous ne verrez donc plus ma nièce, votre femme,
C'est décidé ? Pour vous ce doit être un beau jour.

VERSEUIL.

Quand je vais renoncer au bonheur sans retour,
Pour moi c'est, selon vous, un beau jour.

ORPHISE.

Oui, sans doute.

VERSEUIL.

Quand nous nous féparons!...

ORPHISE.

C'eft la meilleure route,
Pour trouver le repos.

VERSEUIL.

Nous avions bien vécu
Pendant huit ans.

ORPHISE.

Tant pis; foyez bien convaincu
Que lorfqu'on a longtems exifté fans querelles,
S'il en furvient enfuite, elles font éternelles.
Avec feu mon mari que j'ai bien regretté,
Si pendant vingt-cinq ans j'ai toujours habité,
C'eft que dès le jour même où nous nous mariâmes,
Tous les deux à l'envi nous nous contrariâmes :
Eh bien! Qu'arriva-t-il ? Nous fûmes très-heureux,
Parce qu'à difputer nous étions faits tous deux :
On fe connoît du moins; cela s'appelle vivre :
Mais quand, plein de l'ardeur dont fon ame s'enyvre,
Chacun s'exagérant de l'autre les vertus,
Croit qu'une fois venu, l'amour ne s'en va plus,
Et qu'il dure toujours; c'eft alors qu'il faut craindre
Que l'un de l'autre enfin ils n'ayent à fe plaindre.
Fi de ces amoureux à grande paffion,
De ces hymens formés par inclination!
Quand on vous maria, je le dis à mon frère,
Mais ordinairement il ne m'écoute guère.
L'augure lui fembloit auffi faux que fatal,
Quand je difois qu'un jour cela tourneroit mal,
Et je devinois jufte..

VERSEUIL.

Oui, je vois avec peine
Qu'un caprice du fort peut brifer une chaîne,
Dont l'inclination avoit tiffu les nœuds;
Mais elles ne font pas toutes des malheureux,

Ces douces unions que l'amour a fondées,
Et je crois qu'il en est....

ORPHISE.

Voilà de vos idées!
Vantez-les donc encor ces douces unions!
Je vois mieux que vous tous; mes principes sont bons,
Et j'y tiens; désormais ayez-y confiance.
Quoiqu'il en soit, Verseuil, dans cette circonstance,
Vous avez sçu du moins prendre le bon parti.

VERSEUIL.

Oh! J'y suis résolu.

ORPHISE.

Point de brouille à demi;
Rien n'est si dangereux: vous connoissez Mélise,
Qui de son jeune époux sembloit si fort éprise;
Ceux-là s'étoient encor mariés par penchant:
Un jour, ainsi que vous, très-sérieusement;
De propos en propos ensemble ils se brouillèrent;
Mais il survint des tiers qui les raccommodèrent,
Et nos habiles gens disoient que c'étoit bien:
Au lieu de retrouver dans leur triste lien
Ses anciennes douceurs, tous deux ils achevèrent
De s'en dégoûter mieux: puis ils recommencèrent
A se bien quereller; enfin à tel excès
Qu'au bout de quelques mois ils eurent un procès,
Procès qui dans le tems a fait un bruit terrible,
Et quoique sérieux, a paru très-risible:
Car, pour comble de maux, un bavard d'Avocat
En fit, par intérêt, une cause d'éclat.

VERSEUIL.

Je sais qu'il n'est que trop de ces causes honteuses,
Où, sans nulle pudeur, des bouches scandaleuses,
Divulguant des époux les fâcheux différents,
Font rire le Public, souvent à leurs dépends.
Dans des procès pareils se peut-il qu'on ignore
Que même le succès dégrade & deshonore?
Comment de ces époux les amis, les enfants,

Pourroient-ils estimer des amis, des parents,
Dont rien, même au Public, alors ne dissimule
Les vices, les défauts, ou bien le ridicule ?
C'est depuis quelque tems une contagion,
Que ces affreux procès en séparation !
L'orgueil, l'intérêt vil, la haine les intente,
Et par l'exemple encor le nombre s'en augmente :
Ils outragent les loix, l'honneur des Tribunaux,
Et pour les bonnes mœurs ce sont de vrais fléaux.
On peut facilement, quand on est raisonnable,
Se quitter sans éclat, sans bruit, à l'amiable;
J'en vais être une preuve.

ORPHISE.

Eh ! c'est ce que je dis;
Voilà comme je pense.

VERSEUIL.

Au parti que j'ai pris
Je tiendrai fermement, & je le dois, Madame,
Le trait a pénétré jusqu'au fond de mon ame.
Il me semble qu'encor je la vois, je l'entends,
Qui me dit en courroux : « tous les hommes du tems
» Sont tous tels qu'on les peint; oui, tous ils se ressemblent;
» Avec tant de plaisir entr'eux ils ne s'assemblent,
» Que pour mieux complotter ce qui fait nos malheurs,
» Et rire en liberté de toutes nos douleurs. »



SCENE III.

ORPHISE. SOPHIE. VERSEUIL.

(Sophie fait un mouvement pour se retirer, lorsqu'elle apperçoit Verseuil)

VERSEUIL *à sa Femme.*

Ah ! Madame, arrêtez ; ne fuyez point, de grace.

SOPHIE.

Quoi, Monsieur.

VERSEUIL.

C'est à moi de vous céder la place,
Mais je crois cependant devoir vous avertir
Du prompt retour d'un père, avant que de sortir.

SOPHIE.

Mon père !

VERSEUIL.

J'en reçois l'avis par cette lettre
Qu'un Courier tout-à-l'heure est venu me remettre.

ORPHISE.

Ah ! ah ! mon frère arrive.

VERSEUIL.

Oui, Madame, aujourd'hui ;
Souffrez que de ce pas j'aille au-devant de lui.



SCENE IV.

ORPHISE. SOPHIE.

SOPHIE.

AH ! Ciel ! Dans quel moment il arrive, ma tante !
Combien ce qui se passe est loin de son attente !
Que va-t-il dire, hélas !

ORPHISE.

Tout ce qu'il lui plaira ;
Mais j'espère à présent qu'au moins il me croira,
Quand je lui prédirai désormais quelque chose.

SOPHIE.

Il est juste, il verra que je ne suis point cause
De ce parti cruel, convenu sans retour,
Qui d'avec mon Mari me sépare en ce jour.
Depuis cinq ou six mois que, dans mon ame aigrie,
Tout-à-coup j'ai senti germer la jalousie,
Ma Tante, vous savez que ma seule langueur
Décéloit à Verseuil les peines de mon cœur.
Souvent il me disoit : « Qu'avez-vous donc, Sophie,
» Auriez-vous des chagrins ? Rien ne les justifie ».
Hier, le cœur pressé du plus vif mouvement,
Je parle, je m'explique enfin ouvertement.

ORPHISE.

Devant trente témoins !

SOPHIE.

Mon cœur, lassé de feindre,
Dans ce moment cruel n'a pas pu se contraindre ;
Mais Verseuil aussitôt, sans efforts, sans regrets,
N'a-t-il pas proposé de rompre pour jamais ?
Le cœur de ces maris est pétri d'injustice !
Quand leur éloignement met notre ame au supplice,

Il faudroit, n'est-ce pas, nous en voir négliger,
Par l'inconstance enfin nous en voir outrager,
Sans oser en gémir, sans se montrer sensible ?
En fait d'indifférence, ils croyent tout possible.

ORPHISE.

Vos nœuds avec Verseuil étoient mal-assortis;
Tel fut & tel sera sans cesse mon avis,
Dussai-je, mon enfant, vivre mille ans encore !

SOPHIE.

Puisque nous nous quittons, je prétends qu'il ignore
Ce qu'il en coûte, hélas ! à mon cœur agité,
Oh ! oui, j'aurai, je crois, assez de fermeté.

SCENE V.

ORPHISE. SOPHIE. HENRI.

HENRI.

BON JOUR, chère maman ; bonjour, ma grande Tante.

SOPHIE.

Votre bonne de vous est-elle bien contente ?

HENRI.

Oui, ma chère maman, oui.

SOPHIE.

Mon Fils, c'est fort bien.

ORPHISE *embrassant Henri.*

Henri, te voilà fier aujourd'hui qu'il n'est rien
Qu'on puisse t'objecter !

SOPHIE *fixant Henri avec attendrissement.*

Ah ! Comme il lui ressemble !

ORPHISE.

A qui donc ?

SOPHIE.

A Verſeuil.

ORPHISE.

C'eſt poſſible.

SOPHIE.

Il me ſemble
Que je le vois lui-même ; oui, c'eſt bien ſon portrait ;
Ma Tante, dans ſon Fils il s'eſt peint trait pour trait.

ORPHISE.

Eh ! Que concluez-vous de cette reſſemblance ?

SOPHIE.

Oh ! mon reſſentiment s'en augmente, je penſe.

(Serrant vivement ſon enfant contre ſon ſein).

Viens au ſein de ta Mère, aimes-la, mon Henri,
Aimes-moi. Plaiſe au Ciel que cet enfant chéri,
Si le deſtin permet qu'un jour il ſe marie,
De celle qu'il aura ne trouble point la vie !

(Reprenant un ton calme)

Henri, ton grand Papa va venir.

HENRI *ſautant de joie.*

Ah, Maman,
Il va venir, bien vrai ? C'eſt que je l'aime tant !..

SOPHIE.

Oui, mais il faut avoir l'air d'un grand perſonnage
En ſa préſence. Il faut être poſé, bien ſage.
J'entends une voiture.

ORPHISE.

Oh ! c'eſt lui.



SCENE VI.

LE COMTE. ORPHISE. SOPHIE. VERSEUIL.
HENRI. PLUSIEURS DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE *accourant le premier.*

Le voilà !

(*Tous se pressent autour du Comte*).

SOPHIE.

Ah ! mon père !

ORPHISE.

Mon Frère !

LES DOMESTIQUES.

Ah ! Monsieur !

HENRI.

Bon Papa !

LE COMTE *les embrassant tous.*

Bonjour, ma Sœur; bonjour Henri; bonjour, ma Fille.
(*à ses Domestiques*),
Oui, c'est moi, mes amis. Enfin, dans ma famille,
Je me retrouve donc après un si long tems !
Vous me paroissez tous, comme moi, bien portants,
N'est-ce pas?

VERSEUIL.

Il est vrai qu'à voir votre visage,
Il faut que la santé, dans tout votre voyage,
Vous ait accompagné.

LE COMTE *soulevant le petit Henri.*

Mais comme votre Henri,
Depuis un an, ma Fille, a tout-à-coup grandi !

(*Pendant les morceaux précédents, les Domestiques ont dressé une table où l'on voit tout ce qui est nécessaire pour un déjeuner de famille*).

VERSEUIL.

Voici le déjeuner : à ce que je suppose,
Monsieur, avec plaisir, vous prendrez quelque chose.

(*Tous se placent autour de la table.*)

LE COMTE.

Oh ! j'ai fait seulement trois postes ce matin.

VERSEUIL.

Oui, mais l'air, l'exercice aiguillonnent la faim.

ORPHISE *servant le Comte.*

Tenez, tenez.

LE COMTE.

J'éprouve une si pure joie !

(*Prenant tour-à-tour la main de chacun de ses enfans.*)

Il faut absolument que mon cœur la déploie ;

(*Après une pause.*)

Il n'y manqueroit rien, si ma Femme existoit.

ORPHISE.

Votre Femme !

LE COMTE.

Oui, c'est là... là qu'elle se mettoit,
Vous vous en souvenez : quand je vois cette place,
Son image aussitôt à mes yeux se retrace :
Quelle Femme !

SOPHIE.

Papa, vous vous attendrissez.

ORPHISE.

Buvez, votre café seroit froid ; oui, buvez.

LE COMTE.

Combien de fois émus d'une douce tendresse,
Nous avons desirés une longue vieillesse,
Pour goûter la douceur, dans nos derniers instants,
D'être entourés d'enfants & de petits enfants !
Ah ! plus je lui survis & plus je la regrette.

SOPHIE *versant à son Fils.*

Tiens, mon fils.

LE COMTE.

Elle n'eut ni ces airs de coquette,
Ni....

ORPHISE.

Buvez donc, mon Frère.

LE COMTE.

Allons, allons, ma Sœur,
(Ils se lèvent tous)
J'ai bu. Mais permettez que j'épanche mon cœur:
Ne sçavez-vous pas bien que, quand je parle d'elle.
Je ne taris jamais ? C'est que je me rappelle
Que nous fûmes heureux jusques au dernier jour :
Aussi nous nous étions mariés par amour.

ORPHISE.

Par amour!

LE COMTE.

Je le vois, de votre ancienne idée,
Vous n'êtes point, ma Sœur, encore dissuadée.

ORPHISE.

J'en suis loin.

LE COMTE.

Vous avez cependant sous les yeux
Un exemple qui doit vous faire penser mieux.
(à son Gendre & à sa Fille.)
Mes enfants, c'est vous-même, & votre heureux ménage,
De mon bonheur passé me présente l'image.
(appercevant leur embarras).
Mais avant mon départ, si j'ai bien observé,
Devant moi vous aviez un air moins réservé :
Ou vous vous adressiez quelques mots de tendresse,
Ou bien vous vous faisiez quelque douce caresse.

SOPHIE, *à part.*

Ah ! Dieu.

VERSEUIL *se remettant.*

N'est-il pas juste, en un pareil moment,
Que nous nous occupions de vous uniquement ?

(*à part*)
Que d'un autre du moins il ſçache ce myſtère !
(*haut*).
J'oublïois... Pardonnez... Une certaine affaire...
Si vous m'aviez appris plutôt votre retour,
Je ne m'en ſerois point occupé dans ce jour.
Voici l'heure où chez moi quelqu'un a dû ſe rendre,
Il ſeroit impoli de trop ſe faire attendre,
Et pour quelques inſtants...

LE COMTE *le fixant.*

Faites, mon Gendre.

SCENE VII.

LE COMTE. ORPHISE. SOPHIE. HENRI.

LE COMTE *à Henri qui ſe tient bien droit.*

Eh bien !
Mon cher Henri, viens çà, tu ne me dis donc rien ?
Parle, à quoi penſois-tu ?

HENRI.

Je penſois que je t'aime.

LE COMTE.

A ton égard, mon fils, je penſe auſſi de même.
(*à part*).
Pout un ſenſible cœur que l'enfance a d'attraits !

SOPHIE *à Henri.*

A votre grand Papa faites voir vos progrès.

HENRI.

Dirai-je de ma Fable, ou bien de mon Hiſtoire ?

LE COMTE.

Tu ſais tout cela ?

HENRI.

Certe.

SOPHIE *bas au Comte.*

Il a de la mémoire,

(*haut à Henri.*)

C'est étonnant... Henri, quest-ce que le Dieu Mars ?

HENRI *récitant à la manière des enfants.*

C'est le Dieu de la Guerre ; & le Dieu des Beaux Arts,
C'est Apollon.

SOPHIE.

Fort bien ; & qu'est-ce qu'Alexandre ?

HENRI *toujours à la manière des enfants.*

Un Roi de Macédoine, il mit l'Asie en cendre,
Il triompha de Darius,
Il tua son ami Clitus,
Et dans son Médecin, malgré la médisance,
Il eut beaucoup de confiance,
Parce qu'un si grand Roi croyoit à la vertu.

SOPHIE *l'embrassant avec transport.*

A merveille, mon fils.

LE COMTE, *froidement.*

De quel pays es-tu ?

HENRI.

Je ne sais pas.

LE COMTE.

Comment, cela ne peut pas être,
Après tout le sçavoir que tu m'as fait paroître ;
Et lorsqu'on sait si bien qu'Alexandre jadis...

HENRI *d'un petit air impatienté.*

Etoit de Macédoine.

LE COMTE.

Et toi ?

HENRI *très-étonné.*

Moi !

LE COMTE.

De Paris.

HENRI *ingénuement.*

On ne m'apprend pas ça.

LE COMTE.

LE COMTE.

Voilà donc la méthode
Des éducations de nos Gens à la mode !
Les enfants ont à peine atteint six ou sept ans,
Que l'on veut qu'avant tout ils passent pour savants :
Je ne dis point cela pour t'affliger, Sophie,
Mais je n'approuve point cette folle manie,
Et d'une autre méthode il faudra faire choix.
Nous en causerons mieux, ma Fille, une autre fois.

SOPHIE *un peu confuse.*

Oui, mon Père... Je vais le conduire à sa Bonne.

LE COMTE.

(*l'embrassant affectueusement.*)
Va.... Tu n'es point fâchée ?

(*Sophie sort avec son enfant*).

SCENE VIII.

ORPHISE. LE COMTE.

LE COMTE.

UNE chose m'étonne ;
Sophie avoit un air pensif, embarrassé,
Et Verseuil est sorti très-décontenancé ;
Crainte de quelqu'erreur je n'ai voulu rien dire,
Sans être mieux instruit... Mais je vous vois sourire.

ORPHISE.

Enfin, mon très-cher Frère, on ne me dira plus
Que je vois toujours faux.

LE COMTE.

Quels propos superflus !

ORPHISE.

Et l'on aura sans doute un peu de confiance
Dans ma façon de voir, dans mon expérience.

LE COMTE.

Je ne vous entends pas.

ORPHISE.

Soit; mais moi, je m'entends;
L'homme qui s'instruit tard, s'instruit à ses dépens,
Mon Frère.

LE COMTE.

Expliquez-moi, sans tout ce préambule,
Ce que je m'apperçois que l'on me dissimule.

ORPHISE.

Eh! non, non; vous croiriez que j'ai vu de travers:
J'ai toujours, selon vous, rêvé les yeux ouverts.

LE COMTE.

Etes-vous folle?

ORPHISE.

Soit, comme vous fûtes sage,
Mon Frère; vous savez que ce beau mariage
De Sophie & Verseuil, s'est fait contre mon gré:
Mais l'amour, disiez-vous, l'a déjà préparé;
De telles unions ne sont bien assorties,
Que sur le fondement des goûts, des sympathies.

LE COMTE.

Je le répète encore.

ORPHISE.

Et c'est un nouveau tort.
Demandez-leur s'ils sont bien contents de leur sort?

LE COMTE.

Ma Sœur, vous m'effrayez.

ORPHISE.

Il est bien tems de craindre,
Mais de vous seul au moins vous avez à vous plaindre.

LE COMTE *à part.*

Quel supplice!

ORPHISE.

Il falloit croire qu'en fait d'époux,
Malgré vos beaux discours, on voyoit mieux que vous.

LE COMTE.

Continuez, ma Sœur, sur ce ton ironique,
J'y consens : mais qu'au moins votre bouche m'explique
Ce que vous ne pouvez me laisser ignorer.

ORPHISE.

Eh bien ! Sachez-le donc, ils vont se séparer.

LE COMTE.

Quoi, Sophie & Verseuil ?

ORPHISE.

Oui, Verseuil & Sophie,
Ces époux qui devoient, pendant toute leur vie,
Se convenir toujours.

LE COMTE.

Il se pourroit, hélas ?

ORPHISE.

Eh bien ! vous allez voir qu'il ne le croira pas.

LE COMTE *impatienté.*

Quand vous me citeriez encor d'autres victimes,
J'opposerois sans cesse à vos fausses maximes,
L'exemple de mes nœuds, qui vous démentit bien.

ORPHISE.

C'est une exception ; cela ne prouve rien.

LE COMTE.

Mais laissons-là, ma Sœur, notre dispute vaine.
Dites-moi seulement quelle cause soudaine
Les porte, les décide à se quitter ainsi ?

ORPHISE.

Tout.

LE COMTE.

Par un mot si vague on n'est point éclairci.
Avec plus de détail je sçaurai d'eux, je pense,
Ce qui fait de leurs cœurs la mésintelligence.
Vous êtes bonne au fonds ; je ne soupçonne pas
Que vous ayez, ma Sœur, excité leurs débats.

ORPHISE.

Dieu m'en garde jamais !

LE COMTE.

Je vous crois ; mais je gage
Que vous n'avez rien dit, ni rien mis en usage,
Pour suspendre, empêcher leur séparation ?
Tant vous tenez, ma Sœur, à votre opinion !

ORPHISE.

Non, mon Frère, je pense & leur dis au contraire
Que, dans un cas semblable, ils ne sçauroient mieux faire.

LE COMTE.

Lorsque vous devriez, pour les voir réunis,
Employer tout !..

ORPHISE.

Après, ce seroit encor pis.

LE COMTE, *avec débit & beaucoup de chaleur.*

Vous m'étonnez, ma Sœur, la maxime est nouvelle ;
Et, si je l'entends bien, il faudroit, selon elle,
N'opposer rien au mal, & même s'y tenir,
Parce que dans la suite il pourroit revenir.
Ciel ? comment se peut-il qu'un être raisonnable
Articule sans honte un sophisme semblable ?
La plupart des époux, des amis, des amants,
(Et ce ne sont point là de vagues arguments,
Ma Sœur,) Quand il s'élève entr'eux une querelle,
Au lieu de s'entêter, de la rendre éternelle,
A se raccommoder mettroient chacun leurs soins,
Si de leurs différends ils n'avoient des témoins :
Mais c'est encor bien pis, lorsque quelqu'un s'en mêle ;
Loin que de leurs débats la trame se démèle,
Alors devant un Tiers ils craignent de rougir :
L'amour-propre & l'orgueil les font parler, agir.
Certains motifs sentis, mais indéfinissables,
Que le sentiment seul rend aux cœurs explicables,
Dont vis-à-vis d'un Tiers ou est souvent confus,
Ne peuvent être alors reprochés, reconnus ;
Les motifs apparents des vrais prennent la place ;
L'un & l'autre on s'aigrit, qnelquefois on se glace :
Un Tiers sensible, ardent, d'un zèle courageux,

De réunir les cœurs a ſeul le droit heureux,
Lorſqu'en ces cœurs bleſſés, il ſait avec adreſſe,
Sans les humilier, ranimer la tendreſſe.

ORPHISE.

Où le trouver ce Tiers dont les habiles ſoins ?...

LE COMTE *toujours rapidement.*

Oh! pour un de ce genre il en eſt mille au moins,
Dont tout eſt dangereux. L'un gronde, moraliſe;
Avec trop de prudence un autre temporiſe,
Et par-là donne enfin accès à la froideur.
Celui-ci fauſſement ſe croit médiateur,
Et n'eſt que l'Avocat d'une ſeule partie,
Dans ſon opinion encor plus affermie.
Celui-là, qui voudroit le bien ſincèrement,
Cherche à vous rapprocher, mais s'y prend gauchement.
Quelques uns foiblement au retour vous excitent,
Quelques uns ſont trop vifs & par-là vous irritent.
Ainſi je ſoutiens donc qu'un Tiers, en général,
Produit toujours cent fois moins de bien que de mal:
Et je me tais ſur ceux dont la main criminelle
Sait aggrandir la plaie, en affectant le zèle,
Et ſur ceux, qui, n'étant qu'aveugles comme nous,
Rougiroient d'appaiſer nos deux jeunes époux,
Parce que, dans leur tête, où tout devient extrême,
Ils ont enraciné quelqu'abſurde ſyſtême.

ORPHISE.

A les raccommoder on ne parviendroit pas,
Et je crois qu'à préſent vous devez faire cas
De mes prédictions.... C'eſt la choſe impoſſible:
Oui, fuſſiez-vous ce tiers plein de zèle, ſenſible,
Non moins adroit qu'ardent.

LE COMTE.

Si j'y réuſſiſſois?

ORPHISE.

Mais cela ne ſe peut, vous dis-je, non, jamais.

LE COMTE.

En ſeriez-vous fâchée?

ORPHISE.

Oh! non, je suis sincère.

LE COMTE.

Que diriez-vous enfin ?

ORPHISE.

Mais je dirois, mon Frère...
Oh! Je dirois toujours que mon principe est bon,
Mais qu'ils y font encore une autre exception.

LE COMTE.

Soit.

ORPHISE.

Vous vous flattez trop; au surplus, je vous laisse:
Allons, mettez encore en défaut ma sagesse.

LE COMTE.

Nous n'avons, par malheur, jamais vu du même œil.
Faites-moi le plaisir de m'envoyer Verseuil.

SCENE IX.

LE COMTE, *seul.*

J'arrive à tems; je vois que, pendant mon voyage,
La discorde chez moi préparoit son ravage.
Il faudra leur prouver, pour les mettre d'accord,
Qu'ils ont tous deux raison, & qu'ils ont tous deux tort.
A de vulgaires yeux cela semble facile;
Aux yeux des gens sensés rien n'est plus difficile.
Quand il existe, hélas! tant de difficultés
Pour rapprocher des cœurs qui se sont écartés,
Pourquoi le plus souvent faut-il qu'un rien suffise,
Pour détruire à jamais une telle entreprise?
Le plus souvent de même il n'a fallu qu'un rien,
Pour troubler la douceur du plus heureux lien.

SCENE X

LE COMTE VERSEUIL.

LE COMTE.

VERSEUIL, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.
Vous voulez me quitter ?

VERSEUIL.

Monſieur, une querelle
Où je crois que le tort n'eſt pas de mon côté,
Me force à ce parti cruel, mais arrêté.
Ma foi n'auroit jamais dû paroître ſuſpecte ;
Vous ſavez à quel point, Monſieur, je vous reſpecte ;
Demeurant avec vous, j'appris à me former
Sur vos rares vertus que je ſais eſtimer ;
Ce n'eſt pas ſans chagrin que pour toute ma vie,
Je m'apprête à quitter une maiſon chérie,
Où j'ai vu s'écouler mes inſtants les plus doux,
Où j'avois le bonheur de vivre auprès de vous.

LE COMTE.

Dans votre différend je crois voir clair, mon Gendre,
Et tout votre diſcours m'a fait aſſez comprendre,
Que les torts qu'à ma Fille aujourd'hui vous trouvez,
C'eſt d'être un peu jalouſe.

VERSEUIL.

Ah, Monſieur, concevez
Tout ce qu'a de cruel, alors qu'il ſe déclare,
Ce ſentiment qui rend l'humeur triſte & bizarre,
Qui, s'irritant toujours, & toujours s'accroiſſant,
Lorſqu'il n'eſt pas fondé, devient trop offenſant.

LE COMTE.

Le tems de plus en plus accroît la jalouſie,

J'en conviens, quand on fut de cette phrénésie.
Très-malheureusement atteint dès le berceau ;
Mais celle de ma Fille est un mal très-nouveau,
Où je vois qu'il faut bien, d'une ou d'autre manière,
Que vous ayez, Verseuil, donné quelque matière.

VERSEUIL.

Non, Monsieur, non, je n'ai rien à me reprocher.

LE COMTE.

Cela ne suffit pas ; là, sans me rien cacher,
Dites-moi, (je crois bien que vous fûtes fidèle ;)
Dites-moi, cher Verseuil. Si, le même avec elle,
Vous vous êtes conduit toujours également,
Avec autant de soins, autant d'empressement.

VERSEUIL.

L'usage, le bon ton veut qu'au tems où nous sommes,
Nous fréquentions les Clubs ; nous vivons plus entr'hommes,
Nos femmes en effet y perdent quelques soins ;
Mais croit-on pour cela que nous les aimions moins ?

LE COMTE.

On peut le soupçonner.

VERSEUIL.

Ce seroit être extrême.

LE COMTE.

Elles pourroient vous dire, on cherche ce qu'on aime :
Mais quel est de ces lieux où vous passez le tems
L'irrésistible attrait ?

VERSEUIL.

Tous les honnêtes gens
De la Cour, de la Ville, y vont, s'y réunissent.
C'est là que nos esprits à l'envi s'enrichissent
Des mérites divers partagés entre nous,
Qu'un utile commerce y rend communs à tous.
Les actions d'éclat, & les nouveaux ouvrages
Y passent au creuset pour avoir les suffrages.
Un procès n'acquiert point de la célébrité,
Que dans ces Tribunaux il ne soit discuté ;

C'est là que, calculant ses forces, ses lumières,
Un Etat se dispose à ces crises prospères,
Où, la nature enfin rétablissant ses droits,
L'homme élève sur eux l'édifice des loix.
Là, sur la liberté librement on s'explique;
C'est dans les Clubs que naît l'opinion publique:
Les honneurs, la fortune y sont comptés pour rien,
On n'y connoît qu'un rang, celui de Citoyen.

LE COMTE.

Quelques en soient, Verseuil, les brillants avantages,
Ne pouvons-nous sans eux être instruits, libres sages?
On s'éclaire bien mieux au fond d'un cabinet;
Ce n'est guère en public qu'un grand homme se fait.
Vous croyez que par vous un État se dirige?
Tôt ou tard de lui-même il faut qu'il se corrige.
Ces réformes des loix, ces révolutions,
Nous les devons plutôt aux méditations
Des esprits courageux, qui, dans la solitude,
Ont fait des droits de l'homme une profonde étude.
Quoiqu'aux Clubs chaque jour l'Univers soit jugé,
De tout on n'y doit être instruit qu'en abrégé;
Les hommes, dites-vous, s'y rassemblent en frères;
Mais leurs maisons alors leur deviennent moins chères,
Leurs enfants sont bientôt étrangers à leurs cœurs;
D'une épouse sensible ils exposent les mœurs.
Si vous y respirez l'honneur, la bienfaisance,
On peut également s'y livrer en silence:
Oui, l'on peut à sa Femme, ainsi qu'à ses enfants,
En donner tous les jours des exemples touchants.
Heureux qui plus qu'ailleurs se plait dans sa famille!
Mon Gendre, que votre œil aujourd'hui se dessille!
Revenez à Sophie; oubliez tous les deux,
En vous réunissant, un moment malheureux.

VERSEUIL.

Que me proposez-vous? Pourriez-vous vous attendre
Que je change un parti, lorsque j'ai dû le prendre?

LE COMTE.

Avez-vous calculé ses funestes effets ?

VERSEUIL.

Sans avoir des remords, j'aurai d'affreux regrets.
Oh ! je sais bien, Monsieur, tout ce que, dans son ame,
Doit souffrir un époux séparé de sa femme ;
Je sais que sur la terre on languit isolé ;
Dans ses afflictions on n'est plus consolé,
On ne peut plus brûler d'une chaste tendresse,
Et l'on voit à grands pas arriver la vieillesse,
N'ayant pour opposer à ses infirmités,
Que des soins incertains, des secours achetés.
Je sais que l'ame enfin desséchée & flétrie,
Par aucune douceur ne tient plus à la vie,
Et qu'on éprouve, hélas ! dans cet horrible état,
Tous les maux que le tems réserve au célibat.

LE COMTE.

Et lorsque votre esprit en a la certitude,
Vous vous condamneriez à cette solitude ?

VERSEUIL.

Il le faut : entr'époux rien n'est indifférent :
Plus l'objet nous est cher, & plus l'outrage est grand.
Je dois faire paroître, en ce moment terrible,
La juste fermeté d'un cœur noble & sensible :
Je dois me séparer, je le dois, je le veux ;
C'est montrer à quel point ce cœur est courageux ;
Mais il n'est point d'efforts dont il ne soit capable,
Quand ma Femme envers moi d'un soupçon est coupable.



SCENE XI.

LE COMTE, *seul.*

PLUS que je ne pensois Verseuil est irrité,
Et j'aurois gâté tout, en brusquant sa fierté.
Mais, par bonheur, malgré le dépit de son ame,
Il n'a pu me cacher qu'il aime encor sa Femme :
Ainsi je puis compter que l'amour m'aidera;
J'ose penser aussi que ma Fille voudra
A son époux blessé faire au moins quelqu'avance,
Et cela détruiroit le mal dans sa naissance.
Le plus grand ennemi de l'amour, c'est l'orgueil :
J'espère la trouver moins fière que Verseuil.

SCENE XII.

SOPHIE. LE COMTE.

SOPHIE.

MON Père, plus longtems je ne saurois me taire.
Apprenez....

LE COMTE.

Je sais tout. Eh que prétends-tu faire,
Ma Fille ?

SOPHIE.

Me jetter dans vos bras, y pleurer.

LE COMTE.

Et toi, Sophie, aussi, tu veux te séparer ?

SOPHIE.

On me l'a proposé.... Je sens, quoiqu'il m'en coûte,
Que je le dois, mon Père ; oui, je le dois, sans doute.
Le cœur de mon Epoux est tout-à-fait changé.

LE COMTE.

Par d'injustes soupçons il se croit outragé ;
Comment ! Parce qu'ailleurs il passe ses journées,
Tu crois....

SOPHIE.

Elles m'étoient autrefois destinées.
Il va, dit-il, aux Clubs, mais ne va-t-il que là ?

LE COMTE.

Ah ! ma Fille.

SOPHIE.

On prétend qu'ils disent tous cela,
Lorsque pour leur Epouse ils ne sont plus les mêmes.

LE COMTE.

Tu t'es abandonnée à des craintes extrêmes.
Sophie; il ne faut pas croire si promptement
Tout ce què dans le monde on dit légèrement.

SOPHIE.

Verseuil ne m'aime plus.

LE COMTE.

Ma Fille, tu t'abuses :
Il t'aime, il me l'a dit ; faussement tu l'accuses.

SOPHIE.

Non : il me le diroit encor à chaque instant ;
Ce qu'on aime à penser, on le dit si souvent !

LE COMTE.

Il te néglige, soit. Mais au tems où nous sommes,
Ma Fille, il ne faut pas tant exiger des hommes.
Je réponds à ton cœur de sa fidélité,
Et c'est là le grand point : on n'est pas irrité
Si fortement que lui, lorsque l'on est coupable,
Ou bien il faudroit être un homme abominable.
La contradiction de rien ne vient à bout;
Non, il ne faut jamais contrarier un goût :

Souvent, par ce moyen, on change en frénésie,
Ce qui n'auroit été qu'un goût de fantaisie,
Dont en très-peu de tems on seroit revenu :
Moi, je suis de sang-froid, & Verseuil m'est connu ;
J'ai bien étudié ses mœurs, son caractère ;
Tu serais devenue à ton mari plus chère,
Si ton cœur, sans se plaindre, & sans le mal juger,
Eût attendu la fin de ce goût passager.

SOPHIE.

Mon Père, c'est en vain flatter mon infortune ;
Et je sais trop combien je lui suis importune.

LE COMTE.

Que cet événement te serve de leçon !
Ma Fille, il faut montrer ton bon cœur, ta raison ;
Songe en te soumettant à ce que je souhaite,
Songe combien mon ame en sera satisfaite :
D'ailleurs tu conviendras qu'une femme, entre nous,
Peut bien, sans en rougir, prévenir son époux.

SOPHIE.

Moi, mon Père, à présent qu'à ce point je m'abaisse !

LE COMTE.

Ma Fille, voilà bien l'orgueil & sa foiblesse !
Qui ramène un époux, ne peut, dans aucun cas,
Que s'honorer beaucoup, & ne s'abaisse pas.

SOPHIE, *tombant aux genoux de son Père.*

Eh ! qu'obtiendriez-vous de mon obéissance ?
Si je peux à ce point me faire violence,
Je suis sûre qu'à rien je ne remédirai,
Oui, quelqu'en soit l'effêt, jamais je ne croirai :
Non jamais à présent je ne croirai qu'il m'aime,
Que s'il vient aujoud'hui, le premier, de lui-même,
Demander vivement notre réunion.

LE COMTE *relevant Sophie.*

Mais s'il en dit autant.

SOPHIE.

Oh ! non, mon Pere, non.
Je n'ai point proposé ce parti qui m'outrage,

Je dois, puisqu'il l'a pris, en m'armant de courage,
D'un cœur sensible & fier montrer la dignité;
Et le premier moment une fois supporté,
Sur mon fils & sur vous rassemblant ma tendresse,
Avoir pour son enfance & pour votre vieillesse,
Les plus touchans égards & les plus tendres soins,
Et tâcher d'oublier, ou de regretter moins
L'ingrat dont je croyais la tendresse éternelle:
Epargnez-moi, mon Père, une scène cruelle.

LE COMTE, *à part.*

Sa démarche, bien loin d'en hâter le succès,
Je le vois, détruirait à jamais mes projets.
(*haut*).
Je n'exige plus rien; soyez libre, Sophie.

SCENE XIII.

ORPHISE. LE COMTE.

LE COMTE, *sans voir Orphise.*

NON, non, il ne faut pas forcer une ame aigrie.

ORPHISE.

Vous avez, n'est-ce pas, réussi pleinement?
Je viens pour vous en faire exprès mon compliment.

LE COMTE.

Oh! ma Sœur, faites trêve à la plaisanterie.

ORPHISE.

De sa chimére, au-moins, vôtre tête est guérie.
Eh bien! Qu'avez-vous fait?

LE COMTE.

Rien, mais j'espère encor
Réussir.

ORPHISE.

Celui-là me passe, il est trop fort.

LE COMTE.

Oui, j'espère qu'ici, sans contrainte, & d'eux-mêmes,
Ils se réuniront.

ORPHISE.

Chimères ! Vains systêmes !
Oh ! vraiment, c'est ainsi, j'en conviens avec vous,
Qu'on peut solidement rapprocher des époux ;
Mais vouloir le tenter, c'est plus qu'une folie.
Vouloir qne de soi-même on se réconcilie !
Hélas ! mon pauvre frère....

LE COMTE.

Oui, ma Sœur.

ORPHISE.

C'est, ma foi,
Avoir un trop grand fonds de confiance en soi.
Mais rien ne vous effraye en fait de tentatives,
Et vous voyez toujours d'heureuses perspectives.
Je vois différemment, & ce n'est pas en vain
Que je me flatte un peu de lire au cœur humain.

LE COMTE.

Pour y bien lire, il faut savoir que sa nature,
D'elle-même, est sans cesse honnête, simple & pure ;
Et qu'il est toujours bon, quand il est dégagé
De tout systême faux, & de tout préjugé.
(*à part*)
Remettons, s'il se peut, la paix dans ma famille,
(*Il appelle .. Un laquais vient.*)
Sans perdre un seul moment... Eh quelqu'un ! Que ma fille
Vienne ici tout-à-l'heure, ainsi que son mari !

ORPHISE.

Quoi ! lorsqu'à tel excès chacun d'eux est aigri,
Vous espérez ?..

LE COMTE,

Ma Sœur, daignez au moins attendre

Le résultat du plan que vous m'allez voir prendre.
Vous eûtes un Epoux.

ORPHISE.

Et pendant vingt-cinq ans,
Mon Frère.

LE COMTE.

Mais, ma Sœur, vous n'eûtes point d'enfants.
Croyez-moi, si jamais vous aviez été mère,
Vous apprécîriez mieux l'espèrance d'un père.

ORPHISE.

De ma présence ici vous n'avez pas besoin.

LE COMTE.

Si fait : daignez, ma Sœur, de tout être témoin.

SCENE XIV.

ORPHISE. SOPHIE. LE COMTE. VERSEUIL.

(*Verseuil & Sophie entrent par des côtés opposés.*)

LE COMTE.

APPROCHEZ tous les deux : par vous ma Fille existe
Selon son rang, Verseuil; toute sa dot consiste
En peu de chose : ainsi, c'est l'inclination
Qui vous fit dans le tems former cette union.
Prescrivez la façon dont elle devra vivre :
Quelle que soit sa loi, ma Fille, il faut la suivre.

SOPHIE.

Aux plus étroits besoins je sçaurai me borner.

VERSEUIL.

Madame, sur ce point c'est à vous d'ordonner.

SOPHIE.

Non, Monsieur.

VERSEUIL.

VERSEUIL.

Je vais donc proposer, & j'espère
Que mon arrangement aura droit de vous plaire.
Il est trop de Maris, dans ce siècle pervers,
Qui, couvrant l'intérêt de prétextes divers,
Aux plus foibles secours, en se séparant d'elles,
Bornent injustement des épouses fidelles;
Du luxe triste effet! Celui qui n'avoit rien,
D'une femme trompée usurpe ainsi le bien;
Et le riche, qui croit avoir été peu sage,
En formant par l'amour les nœuds du mariage,
Rentre dans sa fortune, en agissant ainsi:
Je crois devoir donner un autre exemple ici.
Je sais ce que je dois à vos mœurs que j'honore,
Madame, & ne veux point que le Public ignore,
Qu'en ne vous voyant plus, votre équitable Epoux
Est toujours plein d'estime & de respect pour vous.
Que de ces sentiments mon procédé l'instruise!

SOPHIE.

Monsieur....

VERSEUIL.

Ne parlons point de ce qui nous divise,
Ou je sors à l'instant; je dois vous maintenir
Dans l'état distingué qu'on vous vit soutenir.
Tout ce que je ferai n'est que juste, Madame,
Et de mon équité votre honneur le reclame.
Conservez tout, fortune, agréments, liberté;
Et, si j'ai droit d'user d'un peu d'autorité,
Pour cette unique fois souffrez que je m'en serve,
Madame, contentez d'accepter sans réserve
La moitié de mes biens: ma proposition
Ne doit me mériter nulle obligation.
Même à s'en séparer quand un mari s'apprête,
Le bonheur de sa femme, alors qu'elle est honnête,
Fixant toujours ses soins & ses plus chers desirs,
Doit être encor pour lui le plus vif des plaisirs.

SOPHIE.

Monsieur, dois-je accepter cette offre généreuse ?

VERSEUIL.

(*ému.*)

J'ai droit de l'exiger.... Puissiez-vous être heureuse !

SOPHIE.

Croyez aussi, Monsieur, croyez que tous mes vœux
Sont que vous jouissiez d'un sort toujours heureux.

LE COMTE, *après une pause, & d'un ton attendri.*

Est-ce que maintenant votre ame persévère
Dans ce parti cruel ?

VERSEUIL *se raffermissant tout-à-coup.*

Oui, Monsieur.

SOPHIE, *avec un dépit douloureux.*

Oui, mon Père.

LE COMTE.

Avant de vous quitter, de vous fuir pour jamais,
Réglez donc le plus cher de tous vos interêts.
Un enfant est le fruit de votre mariage,
De vos tendres amours il est l'unique gage ;
Qui de vous deux aura ce gage intéressant ?

VERSEUIL.

Je l'emmène avec moi.

SOPHIE, *avec toute l'énergie d'une Mère.*

M'enlever mon enfant !
Ah ! l'on m'arrachera cent fois plutôt la vie.

VERSEUIL.

Il ne m'est pas moins cher.

SOPHIE.

Il est tout pour Sophie.

LE COMTE.

Voulez-vous qu'il choisisse entre vous ?

VERSEUIL.

J'y consens.

SOPHIE, *à part.*

Pourra-t-il résister à mes embrassements,
Aux desirs, aux transports, aux larmes de sa Mère ?

(*haut.*)

Oui, j'y consens; qu'il soit à celui qu'il préfère !
Qu'il vienne !

LE COMTE, *appellant.*

(*Un laquais vient.*) (*Le laquais sort.*)
Holà quelqu'un ! Que l'on amène Henri !

(*à part*).

Deux cœurs aussi bien nés, qui, dans un Fils chéri,
Avec tant d'intérêt se confondent sans cesse,
Ont encor l'un pour l'autre une vive tendresse.

SCENE XV & *dernière.*

LES PRÉCÉDENS. HENRI.

SOPHIE, *courant au-devant de son Fils.*

Tu restes avec moi, dis, mon Fils !

HENRI.

Oui, Maman.

VERSEUIL, *le prenant dans ses bras.*

Tu veux donc me quitter ?

HENRI.

Oh ! non, assurément

LE COMTE.

Ton Père & ta Maman séparément vont vivre :
Dis-nous lequel des deux, mon enfant, tu veux suivre.

VERSEUIL.

Ton Père.

SOPHIE.

Ta Maman.

HENRI.

Oui, Maman & Papa.

LE COMTE.

Mais ils vont se quitter, n'entends-tu pas cela?

HENRI.

(*Le Mari & la Femme se détournent attendris*).

Se quitter? Pourquoi donc? Pourquoi? Papa, je t'aime
Maman aussi... Tous deux je vous aime de même;

(*D'un ton caressant, & les tirant par leurs habits.*)

Oh! ne vous quittez point.

VERSEUIL, *à part.*

Ah! Quel moment!

SOPHIE, *à part.*

Hélas!

HENRI.

Vous resterez tous deux avec moi, n'est-ce pas?

(*Les deux Epoux se retournant & se baissant en même tems, pour embrasser leur enfant, se rencontrent, se regardent & s'embrassent.*).

LE COMTE, *soulevant avec transport l'enfant dans ses bras.*

La nature triomphe, & mon ame est contente.
Je te rends grace, ó ciel! Tu remplis mon attente.

SOPHIE.

Ah! Verseuil!

VERSEUIL.

Ah! Sophie!

LE COMTE, *à Orphise qui essuie ses yeux.*

Eh bien! ma chère Sœur,
Vous pleurez, je le vois?

ORPHISE, *d'un ton attendri.*

N'ai-je donc pas un cœur ?

LE COMTE.

J'avois lieu d'espérer.

ORPHISE.

Vous faites des miracles,
Et vos discours, pour moi, seront tous des oracles.

HENRI.

Mais tu pleures aussi, dis donc, mon grand Papa ?

LE COMTE.

Elles sont de plaisir, mon Fils, ces larmes-là.

ORPHISE.

Je suis tout-à-la fois émue & satisfaite :
Les voir toujours unis est ce que je souhaite ;
Mais je l'ai dit tantôt, nouvelle exception,
Et je n'en tiens pas moins à mon opinion.

LE COMTE.

Soit : que chacun, ma Sœur, persiste dans la sienne,
Pourvu que parmi nous le bonheur se maintienne.

VERSEUIL.

Ah ! je sens que les Clubs, par moi sacrifiés,
Ne peuvent convenir aux hommes mariés.

SOPHIE.

Non, satisfais ton goût, je t'ai fait un outrage,
Ta Femme désormais n'en aura plus d'ombrage.

LE COMTE.

Ce qui causoit hier le plus cruel débat,
N'excite plus en vous qu'un généreux combat ;
Vous avez tous les deux de très-bons caractères,
Vous en avez aussi les défauts ordinaires.

(*à Verseuil.*)

Vous, quand elle s'allarme, il faut la rassurer,

(*à Sophie.*)

Et vous, quand il s'emporte, il faut le modérer.
O mes enfants, sachez qu'un excellent ménage,
Du céleste bonheur, sur la Terre, est l'image!

FIN.

DRAMES ET COMÉDIES

Qui se trouvent chez CAILLEAU, *& fils Libraires-Imprimeur, rue Galande, N°. 64.*

A.

ABDOLONIME, ou le Roi berger.
A bon Chat, bon Rat.
A bon Vin point d'enseigne.
Alexis & Rosette.
Amant de retour. (l')
Amour & Bacchus au Village. (l')
Amour Quêteur. (l')
Amour Suisse. (l')
Amours de Monmartre. (les)
Anglais à Paris (l')
Anglais (l') déguisée.
Arlequin muet.
Arlequin Roi dans la Lune.
Artisan Philosophe. (l')
Aveux imprévus. (les)
Avocat Chansonnier. (l')
Bal Masqué. (le)
Ballon. (le)
Barogo.
Bataille d'Antioche. (le)
Battus payent l'amende. (les)
Bayard.
Bienfaisans. (les)
Bienfait anonime. (le)
Bienfait récompensé. (le)
Blaise le Hargneux.
Bon Seigneur. (le)
Bon Valet (le)
Bonnes gens. (les)
Boniface Pointu.
Bons Amis. (les)
Bottes de foin. (les)
Brebis (la) entre deux Loups.
Cabinet de Figures. (le)
Cacophonie. (la)
Café des Halles. (le)
Ça n'en est pas.
Caprices (les) de Proserpine.
Carmagnol & Guillot Gorju.
Chacun son Métier.
Cent Écus. (les)
Cent Louis. (les)
Consultations. (les)
Corbeille enchantée. (la)
Christophe le Rond.
Churchill amoureux.
Colporteur supposé. (le)
Dangers des Liaisons. (le)
Défauts Supposés. (les)
Déguisemens Amoureux, (les)
Déguisemens, (les)
Déserteur, Drame.
Devin par hasard. (le)
Deux (les) font la paire.
Deux Fermiers. (les)
Deux Fourbes. (les)
Deux Locataires. (les)
Deux Sœurs. (les)
Deux Sylphes. (les)
Dinde du Mans. (la)
Diogène Fabuliste.
Double Promesse. (la)
Dragon (le) de Thionville.
Duc (le) de Montmouth.
Duel (le)
Dupes de l'Amour. (les)
Échange (l') des deux Valets.
École des Coquettes. (l')
Écoliers devenu Maitre. (l')
Écossaise. (l')
Écouteur aux Portes. (l')
Emménagement de la Folie. (l')
Enrôlement supposé. (l')
Epoux séunis (les.)
Ésope à la Foire.
Espiéglerie amoureuse. (l')
Étrennes de l'Amour, (les)
Eustache Pointu,
Fanfan & Colas.
Fanny.
Faux Talisman. (le)
Fausses Consultations. (les)
Fausses Infidélités. (les)
Faux Ami, Drame. (le)
Faux Billets Doux. (les)
Femme comme il en a peu. (la)
Femme & le Secret. (les)
Fête des Halles. (la)
Fête Villageoise. (la)
Fin contre Fin.
Fête de Campagne (la.)

